

## Les familles nombreuses n'ont plus la cote

En quelques décennies, le nombre moyen d'enfants par femme est passé de 6 à presque 2 en Turquie. Les appels du président Erdogan à relancer la natalité restent vains.

**ANNE ANDLAUER**  
CORRESPONDANTE À ISTANBUL

Nuray, vétérinaire de 46 ans, est l'heureuse maman de Gamze, 13 ans, et Uzay, 10 ans. Deux enfants – une fille, un garçon –, exactement comme cette grande brune aux lunettes rouges et son mari l'avaient souhaité. « Économiquement, on s'en sort tout juste », explique-t-elle. « Physiquement, j'ai l'impression d'être débordée, entre le travail la journée et la maison à gérer le soir. Mon mari aurait voulu plus d'enfants. Pour moi, c'était hors de question. »

L'histoire de cette Stambouliote illustre les mutations du modèle familial turc ces dernières décennies. Nuray a grandi dans une fratrie de six frères et sœurs. Dans la Turquie de la fin des années 1960-début des années 1970, c'était parfaitement banal – au grand dam des autorités, qui avaient amorcé à l'époque une politique de limitation des naissances.

### Fortes disparités

Cette politique, associée à un exode rural massif, a porté ses fruits. L'indice de fécondité des Turques (le nombre moyen d'enfants par femme) n'a cessé de chuter jusqu'aux années 2000, pour quasiment se stabiliser depuis. En 2013, lors de la dernière enquête officielle, il était très précisément de 2,2 enfants par femme, juste au-dessus du seuil de renouvellement des générations. Avec, toutefois, de fortes disparités entre l'ouest et l'est du pays, du simple au triple dans certains cas.

Alanur Çavlin, chercheuse à l'Institut d'études démographiques de l'université Hacettepe à Ankara, dirige la nouvelle enquête, qui paraîtra dans

quelques mois. Selon elle, les disparités ne sont pas seulement régionales. « Nous ne sommes plus dans une société où presque toutes les femmes étaient mères avant 25 ans, comme c'était le cas il y a 40 ans. Il y a encore des femmes qui sont mères très jeunes, avant 18 ans, mais il y a aussi des femmes qui deviennent mères très tard », observe-t-elle. « D'une Turquie à l'autre, les choix liés à la fécondité sont de plus en plus hétérogènes. »

Günseli, la collègue de Nuray, en est l'illustration. Elle a à peu près le même âge, vit dans la même ville, avec le même niveau de vie. Elle aussi est née dans une famille nombreuse. Mais Günseli n'a qu'un enfant, un garçon de 11 ans, et elle n'en veut pas d'autre. « J'ai envie de faire beaucoup de choses dans ma vie et j'ai su d'emblée que j'aurais assez d'énergie pour un seul enfant », assure-t-elle. Sultan, elle, a 41 ans et trois enfants. Femme de ménage, elle vit à Istanbul, mais c'est à la campagne qu'elle a élevé ses fils, qui ont aujourd'hui 25, 20 et 17 ans. Et cela change beaucoup de choses. « Nous vivions dans un village, je laissais les enfants à ma belle-mère le matin et je partais travailler aux champs », raconte-t-elle. « Si nous avions été à Istanbul à l'époque, je n'aurais sans doute pas voulu d'un troisième enfant. »

L'urbanisation, les nouveaux modes de vie, la hausse du niveau d'éducation des femmes, leur accès – certes encore limité mais croissant – au marché du travail, le manque de systèmes de garde, les problèmes économiques, l'âge de plus en plus tardif de la première grossesse... Les raisons qui font que les couples turcs ont de moins en moins d'enfants sont connues et classiques.

Le président Recep Tayyip Erdogan s'en désespère, lui qui a érigé la fratrie de trois en modèle. « Ils parlent de contraception, de planning familial... Je n'approuve pas », disait-il encore le 2 mai. A ceux qui font valoir que les enfants « coûtent cher », surtout en cette période de récession économique, le chef de l'État oppose une formule religieuse : « Chaque enfant naît avec son pain. » Comprendre : Allah fournit à ses créatures ce dont elles ont besoin pour vivre.

### Objectif cent millions

Histoire d'encourager les Turcs un peu plus concrètement et d'atteindre l'objectif de 100 millions d'habitants (contre 82,4 millions aujourd'hui), l'État a pris des mesures. « Il y a trois ans, le gouvernement a adopté un programme en trois volets : allonger le congé maternité, encourager le travail des femmes à mi-temps et verser une aide financière aux couples qui se marient avant 25 ans », rappelle la chercheuse Alanur Çavlin. Un échec, pour l'instant, « en particulier à cause du très faible nombre de femmes qui travaillent légalement ». Selon cette spécialiste, la Turquie devrait s'inspirer des pays du nord de l'Europe pour tenter de faire remonter son indice de fécondité. « Il faudrait une politique qui soutienne l'égalité entre les sexes », plaide-t-elle. « Plutôt que d'encourager les femmes à travailler à mi-temps, il faudrait encourager les hommes à faire leur part du travail domestique. C'est uniquement comme ça, et pas en exigeant des Turcs qu'ils aient plus d'enfants, que le gouvernement pourra modifier la tendance sur le long terme. »

### Cent millions d'habitants... grâce aux Syriens

Depuis quelques années, les démographes turcs ont intégré un nouveau paramètre : les plus de 3,6 millions de Syriens réfugiés dans le pays, qui mettent au monde 100.000 bébés chaque année en moyenne.

« J'ai l'habitude de dire, en plaisantant à moitié, que le troisième enfant dont rêvent les dirigeants turcs est arrivé... de Syrie », sourit la chercheuse Alanur Çavlin. « Nous savons que la grande majorité de ces Syriens resteront en Turquie, qu'ils y auront des enfants, qui eux-mêmes auront des enfants, et ainsi de suite. C'est grâce à l'immigration syrienne que la Turquie peut espérer atteindre son objectif de 100 millions d'habitants. » Cette population syrienne, notamment les plus jeunes d'entre eux, pourrait aussi constituer une grande chance pour l'économie turque et son marché de l'emploi. A. A.